

—Eh ! que voulez-vous que je vous dise ? cherchez-là !

—Je le cherchai aussi : mais je ne trouvai pas... Vous avez caché le botte de moâ ?

—Ah ! je vous jure que non, par exemple ! —Alors, dites où il est ?

—Est-ce que je sais ? Cherchez mieux !

—Nô... Je avais très bien cherché... Vous avez caché le botte de moâ ?

—Ah ! sapristi ! m'écriai-je avec vivacité, qu'il vous suffise de savoir que je n'ai pas touché votre botte. Si on vous l'a cachée ce sont sans doute ces messieurs qui sont descendus.

—Nô... nô... ils dormaient.

—Eh bien, moi aussi !

—Du tout ! s'écria-t-il ; vous avez ri du malheur de moâ !

Et il répéta :

—Alors, vous voulez pas dire ?

—Je ne le peux pas... je n'en sais rien du tout. Voilà qui est clair.

—Très bien ! dit l'Anglais en manière de conclusion.

Il retourna à sa place d'un air grave, termina ses paquets, changea de coiffure, examina d'un air désolé son pied déchaussé, dont il faisait jouer les doigts dans la chaussette blanche, et ne dit plus un mot jusqu'à l'arrivée.

Au dehors, une pluie battante cinglait les vitres.

A neuf heures et demie, nous entrions en gare.

Je bouclai ma valise, mes derniers paquets, et, comptant laisser mon compagnon de route se tirer d'affaire comme il le pourrait, j'allais descendre, quand l'Anglais, s'interposant aussitôt, me barra le passage avec son bras, se mit à la portière et appela un homme de la Compagnie.

Je me disposais à descendre à contre-voie. Il me retint par le pan de mon habit, qu'il aurait déchiré si j'avais tenté de fuir.

—Ah ! ça, est-ce que vous plaisantez ? m'écriai-je.

—Nô... nô... fit-il gravement. Nous autres, dans la Angleterre, ne jamais plaisanter des choses sérieuses...

Un inspecteur arrivait.

—Pêdon, dit le lord en montrant son pied déchaussé qu'il leva jusqu'à l'ouverture de la portière restée fermée pendant le voyage, le monsieur que voici—il me désignait—a pris la botte de moâ qu'il ne veut pas rendre. Je voulais, moâ, le dénoncer au policeman : seulement, comme je ne pouvais aller sans mon botte, dans la boue, je vous commandai de faire venir un homme qui va porter moâ sur son dos pour traverser le gare... Mêsieur le voleur nous accompagnera jusque chez le policeman...

A cette déclaration, l'inspecteur resta comme ahuri. Il ne savait si l'Anglais parlait sérieusement ou s'il plaisantait. Je partis d'un nouveau éclat de rire, qui exaspéra mon compagnon de voyage.

Cependant, il me tardait d'en finir. Comment faire ?

—Si je raconte la vérité, pensais-je, l'Anglais ne voudra jamais me croire.

L'inspecteur paraissait de plus en plus perplexé.

Soudain, une idée me vint, canaille en somme, mais pratique. Sûr à l'avance du succès d'hilarité que ne pouvait manquer d'obtenir la promenade de mon lord à califourchon sur le dos de l'homme d'équipe, je pensai que le meilleur moyen de me débarrasser de lui était de le faire passer pour fou.

Aussi bien sa surexcitation, sa façon d'agiter à la portière son pied déchaussé devaient-elles prédisposer l'inspecteur à croire à ma déclaration. D'un geste, je lui indiquai ma pensée. Il la saisit à merveille.

Je me penchai donc vers lui, et je lui dis à l'oreille :

—Hélas ! monsieur, vous ne vous rendez guère compte par vous-même de l'état d'esprit de ce malheureux aliéné. Atteint du délire de la persécution, il est convaincu que je lui ai volé sa botte. Qu'en a-t-il fait ? je l'ignore, étant monté après lui dans le train, à un moment où il paraissait endormi. Il ne manquera pas de vous raconter que, pendant son sommeil, j'ai voulu lui jouer un tour de mauvais goût et que je me suis approprié sa chaussette... Vous êtes prévenue... Vous saurez que lui répondre... Voyez du reste son agitation... Ce qu'il y a de plus simple, selon moi, c'est de le diriger sur l'infirmerie spéciale, en lui donnant l'assurance qu'il y retrouvera sa botte.

—Compris !... murmura l'inspecteur. Un homme d'équipe arrivait. L'Anglais monta à cheval sur son dos que je vis ployer sous la charge : et il prit ainsi le chemin du commissariat en criant :

—Venez ! venez ! Mêsieu le voleur ! je veux faire mettre vô au poste.

—Soyez tranquille, lui dis-je, je vous suis.

Mais après quelques pas, les curieux et les rieurs accourus à la vue de cet étrange voyageur, devinrent si nombreux, que je pus, avec la complicité de l'inspecteur, gagner une porte de sortie, après lui avoir chaleureusement recommandé mon fou.

—Comptez sur moi, me dit-il, ce matin même, il sera examiné au point de vue mental...

J'étais enfin délivré de mon Englishman...

—Depuis lors, ajouta notre ami Z... j'ai toujours négligé d'aller aux informations. Mais je ne serais pas autrement surpris que mon Anglais eût été envoyé à l'asile Sainte-Anne.

Ce ne serait pas le premier que l'administration y eût enfermé... à propos de bottes !...

PAUL BONHOMME.

## LA CONFSSION DE L'ASSASSIN

—Monsieur le curé, on vient vous chercher pour quelqu'un qui va mourir. Eusèbe Morand est à l'agonie.

—Mon Dieu ! si je puis arriver à temps. Le dévot pasteur se dirigea en toute hâte vers la résidence de Morand. Il était encore agile, malgré ses soixante-dix-neuf ans.

La femme du mourant se tenait sur le seuil de la villa. Du plus loin qu'elle aperçut le curé, elle se mit à lui faire des deux bras le geste de se hâter.

—Qu'est-il donc arrivé ? demanda le vieux prêtre, en s'arrêtant, à bout de forces.

—Hâtez-vous, monsieur le curé, il n'a plus que quelques minutes à vivre. Le médecin a perdu tout espoir. Mon Dieu ! mon Dieu ! s'il peut se reconnaître.

Et la pauvre femme éclata en sanglots.

Le malheureux se tordait dans des convulsions horribles. Le médecin, penché sur lui, d'une main tenait une cuillerée d'une potion calmante, de l'autre essayait de lui ouvrir la bouche.

Le malade n'était plus reconnaissable. Sa face livide portait déjà l'empreinte de la mort. Lorsqu'il aperçut le curé, il essaya de se mettre sur son séant, mais il retomba vaincu par la souffrance. Un son rauque sortit de sa poitrine.

Le médecin, en se retournant, vit le curé :

—Ma tâche est terminée, monsieur le curé, la vôtre commence.

Le prêtre s'approcha du moribond :

—Je viens vous offrir mon ministère, dit-il d'une voix douce en se penchant sur lui.

—J'ai quelque chose qui me pèse là... j'étouffe... Il me semble que cet aveu va me soulager.

—Je vais entendre votre confession.

Le curé fit signe aux personnes présentes de se retirer.

—Non, non, qu'elles restent... Je veux qu'elles m'entendent, articula péniblement le mourant.

... Je suis l'assassin de la femme Breton... Dieu me punit... Il n'y a pas de miséricorde pour moi... J'étouffe...

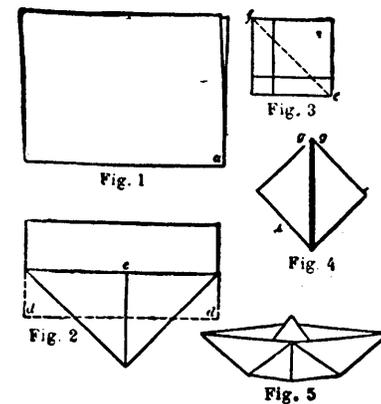
Le malheureux eut un spasme, ses yeux se voilèrent, un faible souffle s'échappa de sa bouche : Il était mort.—R. de T.

## LEÇON DE CHOSES

### LES JOUJOUX EN PAPIER

On peut construire en papier une grande variété de petits jouets, que les enfants éprouvent un grand plaisir à faire eux-mêmes.

Le bateau. On a un morceau de papier de 6 x 5 pouces, à angles bien droits. On double



Le bateau de papier

ce papier comme sur la fig. 1. On amène les deux coins *a a* dans la direction de *b* (fig. 1) et on forme ainsi deux nouveaux plis, les coins se réunissant en *c* de la fig. 2. On renverse alors les deux côtés *c*, l'un en dessous, l'autre en dessus, jusqu'à la ligne de points *d d*. On a ainsi le chapeau de gendarme ; on passe le pouce de chaque main dans l'ouverture du chapeau, et l'on tire le papier pour rabattre l'une sur l'autre les deux extrémités opposées et obtenir la figure 3, en arrangeant les coins *d d* de la figure 2. On retourne les coins marqués d'un petit carré sur la fig. 3, et on les amène, l'un en dessus, l'autre en dessous, jusqu'à l'autre côté, en plissant, sur la ligne ponctuée, *e f* ; on a un second chapeau de gendarme, que l'on ouvre comme la première fois pour produire la fig. 4. Saisissant les deux coins *g g* entre le pouce et l'index de chaque main, on les sépare doucement, en évitant de déchirer le papier qui se trouve en dessous, et l'on termine le bateau représenté par la fig. 5.

## MÉMORIAL NÉCROLOGIQUE

Nous avons le regret d'annoncer à nos lecteurs la mort prématurée de Mme Bourret (née Rose-Alba Leduc), épouse bien-aimée de M. Roméo-E. Bourret, employé civil, décédée le 24 mars dernier.

Mme Bourret, par les rares qualités de son cœur et de son intelligence, avait su s'acquérir l'estime et l'affection de tous ceux qui avaient l'honneur d'être dans le nombreux cercle de ses parents et amis. Elle fut toujours une épouse modèle, une mère admirable.

Cette mort crée un vide qui sera difficile à remplir au sein de notre société montréalaise, déjà si cruellement frappée depuis quelque temps.

Nous sommes certains d'être l'interprète de tous en offrant à la famille de la regrettée défunte les hommages sincères de compliments de condoléances, et en l'assurant que nous prenons une large part dans le malheur qui vient de fondre sur elle.

G.-A. D.

Rechercher l'estime des autres pour se placer ensuite au-dessus d'eux, c'est s'en rendre indigne.